

CHAPITRE 1

« *Le plus lourd fardeau, c'est d'exister sans vivre.* »

— Victor Hugo

Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours voulu écrire. C'était une sorte d'addiction mais qui restait fictive. J'avais tellement peur de mal faire ou de ne pas arriver au résultat escompté que je n'osais rien entreprendre. J'attendais la bonne idée, comme si elle allait m'apparaître d'un seul coup, ou s'immiscer dans un de mes rêves. Je m'imaginai m'éveiller brusquement en pleine nuit, tremblante d'émotion, consciente de la divine révélation, et me précipiter sur mon MacBook pour me lancer corps et âme dans une rédaction acharnée de laquelle rien ne pourrait me distraire. J'écrirais jours et nuits, oubliant même de m'alimenter jusqu'à, enfin, l'achèvement de ce qui ne pourrait être que le best-seller du siècle.

Or, ce rêve miraculeux, je ne l'ai jamais fait. Je me suis enfermée dans la certitude de ma médiocrité pendant des années. Je voulais vivre entourée de mots et

de livres. Quitte à ne pas en être l'auteure, j'avais envie d'être proche des mots des autres, comme si l'inspiration suintait des pages et finirait par m'atteindre. De nature plutôt solitaire, je vivais assez isolée, toujours le nez dans un bouquin. J'avais fini par renoncer à l'écriture, sans même avoir posé le moindre mot. Je préférais ne rien tenter que d'échouer.

Rien ne serait arrivé si Axelle, ma colocataire et meilleure amie, ne m'avait piégée. C'était le soir de mon anniversaire, mes vingt-sept ans. Je faisais le triste bilan de mon ordinaire et ennuyeuse vie devant une troisième piña colada. Ma dernière histoire sérieuse, qui avait duré à peine quelques mois, s'était achevée quinze jours plus tôt. La librairie qui m'employait, à la fois victime de la crise et de l'attrait du numérique au détriment du papier, allait très certainement m'annoncer la fin de mon contrat dans les jours à venir.

Axelle tentait tant bien que mal de tourner tout cela à l'humour et à la dérision. Rien n'était jamais grave à ses yeux. Elle était de ces filles à qui tout va bien, celles qui mangent tout ce qu'elles veulent sans jamais grossir, celles qui sont toujours bien lunées et à qui la vie semble toujours sourire. Elle était de celles que j'enviais secrètement.

Un homme, charmant au demeurant, vint nous accoster poliment. Un pur cliché de drague de comptoir, mais il nous fit sourire quelques instants. Il n'avait d'yeux que pour Axelle. La belle Axelle aux yeux verts en amande, au teint de pêche même après une nuit blanche et qui semble revenir de chez le coiffeur à peine sortie du lit, avec ses grosses boucles cuivrées.

Moi, j'étais invisible, juste un faire-valoir. J'en avais l'habitude et finalement, je ne m'en offusquais pas. Axelle n'était ni prétentieuse ni imbue d'elle-même. Elle était toujours naturelle, fraîche comme la rose et d'une incroyable gentillesse. Elle finit par décourager le jeune homme et me saisit les deux mains, plongeant ses yeux verts dans les miens comme si elle allait me dire quelque chose qui changerait ma vie à jamais. Dans l'absolu, on peut dire que ce fut le cas.

— Tu dois écrire quelque chose.

Je soupirai.

— On en a déjà parlé de centaines de fois, ce n'est qu'un fantasme. Je n'en suis pas capable, tu le sais.

— Non, non et non. Je n'en sais rien. C'est toi qui l'affirmes, pourtant tu n'as jamais essayé. Tu ne pourras renoncer qu'après avoir essayé.

— Si je n'y arrive pas, ça sera une déception tellement plus grande que de ne juste rien faire. Tu ne te rends pas compte...

— Ce que je sais, c'est que depuis toujours tu me dis que c'est ton rêve, et que tu ne fais rien pour le réaliser, et ça, je ne peux pas le comprendre.

— Je sais. Pourtant c'est ainsi.

Axelle fronça les sourcils.

— N'écris pas pour toi alors. Fais ça comme un job. Comme un travail de rédaction qu'on te demande. Tu saurais faire ça ?

— Je ne sais pas; quel intérêt si ce n'est pas personnel ?

— Justement c'est ça l'intérêt. L'implication est moindre, le résultat moins important. Il faut que tu franchises ce cap, sinon, ça te rongera jusqu'à la fin de tes jours.

— Je n'en sais rien. Et puis où trouverais-je ce « job » ?

— Moi j'en ai un à te donner. La trame, le contexte, les personnages avec leurs caractères dans les grandes lignes. Le nombre de caractères attendus. C'est juste une nouvelle courte. Tu l'écris, et je te dis ce que j'en pense.

— Parce que tu penses que je vais te croire objective ?

Je me suis mise à rire. L'alcool aidant, avec son regard sérieux et ses mains toujours sur les miennes, j'ai trouvé la scène tellement drôle que je suis partie dans un fou rire dans lequel elle m'a suivie. Elle reprit ses esprits avant moi et me ramena au sérieux.

— Je le serai. Je te le promets. Même si c'est très mauvais, je te le dirai. Avec des pincettes, mais je te le dirai.

Je l'ai observée un instant, elle avait l'air sincère. Qui plus est, elle avait l'air d'y tenir vraiment. Je n'avais jamais imaginé écrire sur un thème imposé. Pour moi l'écriture devait être un cheminement personnel, un exutoire, une sorte d'analyse de soi-même, seul face à la page blanche. Même si l'histoire est abstraite et n'a aucun lien avec notre personnalité, je crois que l'on se dévoile toujours beaucoup lorsqu'on écrit. À travers les lignes, on laisse inévitablement transparaître un peu de soi, et c'était peut-être ça qui me bloquait. Mais en même temps, quel intérêt d'écrire de façon synthétique et impersonnelle ? Quoi qu'il en soit, l'idée faisait son chemin.

Une quatrième piña colada vint à la suite des autres. Le projet prit forme. Axelle me raconta l'idée qu'elle avait eue : une nouvelle de quatre ou cinq pages

seulement dont le personnage principal serait un homme qui séduirait une femme. C'était l'histoire d'une rencontre, d'un jeu de séduction. Un brin d'érotisme et de sensualité. L'idée me plaisait, même si elle était à mille lieues de ce que j'aurais imaginé écrire. Je me sentais toutefois mal à l'aise à l'idée d'évoquer les sentiments et le désir charnel. Aucun doute que ce serait un défi de taille. Je m'apprêtais à renoncer quand Axelle profita de mon ivresse pour me faire jurer que j'irais au bout et que je lui remettrais mes lignes dans moins de deux semaines.

Je ne saurais pas dire pourquoi j'ai cédé cette fois-là. Axelle avait déjà tenté bien des stratégies pour me pousser à franchir le cap. Elle m'avait même proposé d'écrire à quatre mains. Jusque-là, rien ne m'avait fait flancher et je ne comprenais pas pourquoi j'avais promis. Je l'avais regretté aussitôt, mais il était trop tard, j'étais quelqu'un de parole. Et puis, je n'avais plus grand-chose à perdre.

Je commençais à réfléchir à cette nouvelle, il n'y avait pas à proprement parler d'intrigue, c'était comme un récit. Axelle m'avait donné les noms des personnages, une description succincte, des lieux précis. Je ne m'étais pas étonnée de cela, imaginant que c'était là des éléments qu'elle avait trouvés dans l'une de ses lectures, ou tout droit sortis de son imagination. La première semaine, je ne fis que ruminer et m'apitoyer. Jamais je ne saurais faire quelque chose de bien. Comment déclencher une émotion, juste avec mes mots, comment susciter le désir en décrivant celui de mon personnage ? Comment surmonter ma déception face à mon propre jugement ? Je savais pertinemment

que même si Axelle me porterait aux nues quoi que je fasse, je serais terriblement sévère avec moi-même.

L'inspiration, si l'on peut dire, me prit un vendredi soir. Plus qu'une inspiration, c'était surtout la date butoir pour rendre mes pages qui me poussa à me mettre au travail. C'était difficile, car il me fallait faire traîner en longueur cette rencontre sans pour autant être ennuyeuse. Je racontais les jeux de regards, les premiers mots. Je m'attachais à décrire les lieux, les personnages et l'ambiance de la scène. Je décrivis le désir de l'homme pour cette femme qu'il voyait pour la première fois, sa façon de détailler discrètement son corps et tous les fantasmes que suscitait chaque partie de son anatomie. Passé les premières hésitations, les premiers mots inadaptés et les premiers retours en arrière trop rapides, je sus trouver assez vite mon rythme et j'acquis une certaine aisance.

En réalité, pour parvenir à écrire ainsi, je faisais tout simplement comme si ce n'était pas moi. Cette histoire n'était pas mienne, je n'avais pas inventé ces personnages, l'histoire ne venait pas du plus profond de mon âme, elle n'était ni symbolique ni liée à quoi que ce soit qui m'était cher ou personnel, et encore moins intime. J'agissais comme si c'était un travail, comme si je remplissais un formulaire ou une enquête. Et le résultat ne me déplut pas. Je ne jugeais pas ce texte comme si je l'avais moi-même écrit, de ce fait, je n'étais pas sévère, car en tant qu'auteure fantasmée, je ne me permettais jamais d'être citrique avec les autres, ceux qui avaient eu le courage d'oser. Dans le pire des cas, il m'arrivait d'avoir la prétention de me dire que j'aurais pu faire aussi bien que certains auteurs que je lisais,

mais je n'aurais jamais exprimé cela ouvertement.

Je me relus donc comme si je lisais une nouvelle dans un magazine féminin ou sur un blog, et globalement, il n'y avait pas à rougir. Je mis le tout soigneusement plié dans une enveloppe cachetée. Je la posai sur l'oreiller d'Axelle avant de partir à la librairie pour ce qui devait être le jour où je saurais si je gardais ma place ou non.

J'aimais beaucoup cet endroit. Une toute petite boutique pleine à craquer de livres de toutes sortes. Bien sûr, on y trouvait les classiques et les best sellers, mais on y trouvait surtout tout et n'importe quoi. Des romans dont personne n'a jamais entendu parler, des tout petits tirages, des essais, du théâtre, des livres photo sur des thèmes incongrus. C'était la caverne d'Ali Baba, sur trois étages, exiguë et complètement anarchique. Rien ne semblait rangé ni trié et je m'étais sentie submergée quand j'ai commencé à y travailler quelques mois plus tôt. Comment allais-je m'y retrouver dans tout ce foutoir ! Ce petit sentiment de claustrophobie dû aux allées très étroites où il n'était pas possible de se croiser et à la hauteur des rayonnages se dissipa lentement, au rythme où je m'appropriais l'étrange méthode de classement de Gilles. C'était un excentrique, un personnage atypique, comme ce lieu qu'il avait fait à son image, consciemment ou non. Gilles était un passionné qui marchait à l'impulsion, au coup de cœur et à l'affectif bien plus que de façon commerciale et raisonnable. C'était un rêveur, un penseur qui vivait dans sa tête et dans ses livres bien plus que dans le monde réel. Je l'aimais beaucoup. Il représentait un peu l'image du père que j'aurais aimé

avoir. Si ça avait été le cas, j'aurais sûrement compris d'où me venait ma passion contrariée pour l'écriture.

Mais Gilles était aussi rationnel quand il le fallait, surtout quand il faisait les comptes et que sa boutique, centre de sa vie, était en péril. Chaque fois qu'il était seul à tenir le magasin, il se disait que c'était impossible à gérer tout seul, qu'il ne pouvait pas être aux trois étages en même temps. Car ce qu'il aimait, c'était parler aux gens. Les clients, surtout les réguliers, ne venaient pas ici avec un titre en tête, ils venaient pour farfouiller, pour se perdre dans les rayons et tomber par hasard sur un livre qui n'existe sans doute plus nulle part ailleurs que dans cette librairie. Ils aiment que Gilles les questionne et les guide, qu'il leur propose quelque chose. Ces discussions pouvaient s'éterniser et il fallait quelqu'un à la caisse, quelqu'un pour réceptionner les livraisons, pour préparer les retours, pour faire un peu de ménage et conseiller les autres clients. Alors, Gilles embauchait quelqu'un en CDD, ou bien à mi-temps, le temps de se rendre compte que financièrement, ce n'était décidément pas possible. Lorsque le contrat s'achevait, il se persuadait que cette fois, il parviendrait à tout gérer tout seul. Cela durait quelques mois, au bout desquels, débordé, il reprenait quelqu'un pour l'épauler.

Le verdict ne me surprit pas. Je le sentais tellement désolé que c'est moi qui ai dû lui remonter le moral et lui assurer que ce n'était pas grave, que je trouverais autre chose. J'avais travaillé quelques années dans une grande enseigne avant cela, jusqu'à ce que je sois également victime d'une réduction de personnel suite à la fermeture de quelques magasins. J'ignorais si j'allais

persister dans cette voie ou tenter quelques concours administratifs. J'aurais aimé travailler dans une vieille bibliothèque aménagée dans un lieu historique. Là où il reste des étagères fermées à double tour qui renferment des trésors, vestiges du passé. J'imaginai l'ambiance, lorsque le lieu était presque désert, le silence omniprésent, l'odeur des livres mêlée à celles du bois et de la cire d'abeille. J'aurais sans doute pu m'y plaire le temps d'une vie.

J'avais encore quelques jours à faire et je proposais à Gilles d'en profiter pour faire un peu de rangement et de tri, chose qu'il ne pourrait pas faire en étant seul. Surtout, je savais qu'il n'aimait pas cela, davantage parce qu'il se complaisait dans ce capharnaüm qu'autre chose. Il aimait ce côté mal rangé et désorganisé. Il aimait lorsqu'un client dépité lui demandait un titre précis, de le trouver en un rien de temps, là où personne ne l'aurait cherché. Il semblait connaître chaque livre et son emplacement par cœur, et c'était peut-être le cas. Je m'attaquais à l'étage du bas, celui en majorité consacré aux livres de voyage, aux carnets de route, aux cartes, atlas et guides touristiques. Je m'évadais un peu, oubliant parfois ma tâche pour feuilleter tel au tel livre de photos et rêver à des bouts du monde que je ne connaissais sans doute jamais.

Axelle n'était pas là lorsque je rentrai. Je ne m'en étonnais pas, car elle était toujours de sortie, toujours quelque part en train de vivre à cent à l'heure et de s'amuser. Elle avait mille activités, la danse, la peinture, le théâtre, elle semblait avoir assez d'énergie pour mener trois vies en même temps. Sa dernière lubie était le cirque, elle avait dégoté un atelier qui proposait

une initiation aux arts du cirque. L'appartement avait été vite envahi de quilles, de cerceaux et autres accessoires. Elle apprenait à jongler, à marcher sur une corde ou à faire du trapèze. J'aimais sa façon d'être et son énergie.

Je me fis un plateau télé et m'installai sur le canapé. Au bout d'un quart d'heure, je n'y tenais plus. Je posai tout et me précipitai dans sa chambre. L'enveloppe n'y était plus. Elle m'avait lue.